HAL
open science

Les amours de Mademoiselle, une fable galante

Nathalie Grande

To cite this version:

Nathalie Grande. Les amours de Mademoiselle, une fable galante. Zonza, Christian Barthélémy. Vérités de l'histoire et vérité du moi : hommage à Jean Garapon, Honoré Champion éditeur, pp.553-564, 2016, Colloques, congrès et conférences sur le classicisme, 978-2-7453-3108-3. hal-03879568

HAL Id: hal-03879568

https://nantes-universite.hal.science/hal-03879568v1

Submitted on 20 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Amours de Mademoiselle, une fable galante

Nathalie GRANDE

« Toujours des hommages ; jamais un outrage » : c'est par cette formule incisive que Sainte-Beuve définit la stratégie de séduction déployée par le comte de Lauzun pour conquérir la Grande Mademoiselle[1]. Comme on le sait, Mademoiselle se méfiait de l'amour autant que du mariage, et avait refusé beaucoup de prétendants prestigieux, avant de finir par faire porter son choix sur le plus inattendu des soupirants. Comment en était-elle arrivée à envisager une telle mésalliance, cette altière princesse qui ne trouvait rien assez beau pour elle ? Ses *Mémoires*, en particulier les chapitres XXII à XXVI (1668-1671) racontent comment ce qui était une rêverie fondée sur quelques vers de Corneille, a pu devenir un sentiment puissant et une irrévocable décision[2]. Mais un autre texte témoigne très précisément de « l'affaire Lauzun » : peu de temps après le scandale soulevé par ce projet de mariage pour le moins surprenant, et la commisération voyeuriste qu'entraîna son échec, parut un récit galant, *Les Amours de Mademoiselle*, qui éclaire sans ambages sur la stratégie matrimoniale dont Mademoiselle fut victime. Notre propos visera à montrer comment la nouvelle, très bien informée, semble être une source majeure pour connaître les dessous de cette affaire, et comment elle a orienté l'interprétation moqueuse, voire satirique, qui en a été donnée.

Toujours des hommages

Dans ce récit est très clairement expliqué comment Mademoiselle a été l'objet des manœuvres d'un manipulateur, qui s'est servi de ses sentiments à elle au bénéfice de son intérêt à lui. Tout d'abord, l'idée de courtiser Mademoiselle et de chercher à s'en faire épouser ne serait pas venue de Lauzun lui-même, et encore moins d'une quelconque inclination, mais du cercle de ses amis, et aurait pris la forme d'une sorte de défi lancé à l'ambition de Lauzun :

> Et vous Monsieur de Lauzun à quoi songez-vous, et d'où vient qu'un homme d'esprit comme vous êtes, s'oublie dans une occasion si belle et si noble ? Quoi, croyez-vous que cette affaire ne mérite pas bien que vous y songiez ? Vous pourriez bien plus mal employez votre temps.[3]

Lauzun, à qui l'idée d'un tel projet semble ne jamais être venue à l'esprit jusque là, recule d'abord devant « un dessein dont le bruit seul [l]'épouvante, et dont la seule pensée [le] rendrait criminel ». Cependant le défi flatteur, et sans doute moqueur, de ses amis, le plaisir de relever le défi aiguillonnent l'ambitieux cadet de Gascogne, courtisan déjà émérite. Et c'est clairement parce qu'il y a là une sorte de défi héroïque, de gageure pour son ambition, qu'il s'avise de faire la cour à Mademoiselle.

> Comme il a infiniment de l'esprit au-dessus du commun, il commença à ne pas désespérer entièrement, mais plus la chose lui paraissait difficile, plus elle conviait son courage, sachant bien que la plus grande gloire est attachée principalement aux plus grands obstacles. Il voyait d'un côté une des plus grandes Princesses de l'univers, qui avait méprisé un grand nombre de Rois et de Souverains, comme si la nature n'avait pas de quoi lui offrir un cœur digne d'elle. Il trouvait dans cette Princesse l'humeur la plus fière, et le courage le plus grand et élevé qu'on pût imaginer. N'importe, il passa par-dessus toutes ces considérations […] Il fit ce que faisaient ces fameux

---

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier Frères, 1929, vol. 3 p. 521.

[2] Mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, Paris, Libraire Fontaine, tome II p. 236-336. Pour les vers de Corneille, voir p. 247. Jean Garapon a consacré un chapitre à cette épisode douloureux de la vie de Mademoiselle : « Le romanesque intime : le roman de Mademoiselle et de Lauzun », *La Grande Mademoiselle mémorialiste. Une autobiographie dans le temps*, Genève, Droz, 1989, p. 81-105.

[3] *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle*, dans *Amours des dames illustres de notre siècle*, Cologne, Jean Le Blanc, 1700, p. 344. Toutes nos références se rapporteront à cette édition.

> courages de l'Antiquité, lesquels n'entreprenaient jamais que ce qui paraissait presque impossible, ou du moins très difficile.[4]

La motivation de Lauzun apparaît clairement galante, avec toute l'ambivalence que recèle le terme. D'un côté, son ambition amoureuse est présentée comme animée par un *éthos* quasi-chevaleresque : c'est l'impossibilité du défi qui justifie son courage ; il retrouve dans cette « geste » théoriquement perdue d'avance l'héroïsme des chevaliers en quête de prouesse, c'est-à-dire d'exploits hors du commun. En particulier, le fait de choisir comme objet de sa quête une dame *a priori* inaccessible renforce le caractère héroïquement gratuit, et donc éminemment galant, de son exploit. Cependant le « chevalier » n'est pas dupe de son défi : il veut jouer avec les codes de la quête du chevalier conquérant et amoureux transi, mais sans adhérer intimement à cet objectif, qui n'est pour lui qu'un « glorieux moyen pour élever et établir plus heureusement sa fortune » (*op. cit*. p.348). Le cynisme galant de Lauzun tient à cette duplicité : appliquer à la lettre le code et l'éthique galants, mais pour en détourner l'esprit. Se servir du code de la galanterie, mais sans servir la galanterie, et jouer le jeu de la séduction en considérant qu'il n'a effectivement rien à perdre, et peut-être tout à gagner.

A partir de cette orientation stratégique se met en place la tactique de Lauzun, qui assiège Mademoiselle comme on fait le siège d'une place forte. Tactique d'encerclement : « Il la voyait tous les jours, et n'en sortait que le plus tard qu'il lui était possible » (*op. cit.*, p. 348). Tactique de flatterie, et flatterie tellement énorme, que même Mademoiselle s'en amuse. A l'entendre, la famille du roi « est sans doute la plus belle et la plus charmante qu'il y ait dans l'univers », et Mademoiselle « le plus bel ornement de la Cour ». Mademoiselle débusque le jeu galant et lui demande s'il veut rire, si son « esprit toujours galant veut enfin [lui] faire part de ses galanteries ». Lauzun proteste alors :

> A Dieu ne plaise que je ne sorte jamais du respect que je dois à Votre Altesse Royale. Je sais trop comme je dois parler à des personnes de votre rang pour manquer jamais à mon devoir. Et ce que je prends la liberté de vous dire, n'est qu'un faible effet du zèle que j'ai eu toute ma vie, et que je sens augmenter à tous moments pour le service de Votre Altesse Royale. Oui, Mademoiselle, poursuivit-il, j'ai un désir, mais un désir que je ne puis exprimer, de vous voir Maîtresse de tout l'Univers… […] Ce n'est pas une reconnaissance intéressé du côté des biens de la fortune, qui me fait parler ainsi, Mademoiselle, Votre Royale Personne en est le seul motif, et la cause m'en paraît si glorieuse et si juste, que je serai toujours prêt à toutes sortes d'événements pour tenir ma parole.[5]

L'habileté de la déclaration tient à son énormité même, assortie pourtant de tous les signes du respect. Lauzun se retranche en effet sur son devoir, rappelle la différence des rangs, affirme son désintéressement, et rapporte tout son zèle à la « Royale Personne » qui le suscite. Cette dernière expression mérite commentaire, car elle joue sur une ambiguïté : elle renvoie au titre « Votre Altesse Royale », que Lauzun répète à l'envi sans doute pour faire entendre sa propre grandeur à la Grande Mademoiselle ; et en même temps, cette déclinaison particulière du stéréotype officiel prend une discrète connotation intime. La « Royale Personne » n'est pas une entité abstraite, écrasée par la hauteur de son rang, mais une « personne », un individu avec ses particularités, l'être humain qui a endossé l'habit d'apparat, mais qui reste une personne, l'union d'une âme, d'un cœur …et même d'un corps.

La tactique de séduction de Lauzun ne méconnaît pas en effet les besoins affectifs et les tentations sensuelles de Mademoiselle, et c'est là où *Les Amours de Mademoiselle* s'écartent du chaste récit que mettent en scène les *Mémoires* de Mademoiselle. Un matin, Lauzun arrive tôt comme de coutume ; ayant ses habitudes, il veut entrer dans la chambre :

---

[4] *Ibid*., p. 347.
[5] *Ibid*., p. 351.

> […] et pour cet effet ayant entr'ouvert la porte, il aperçut cette Princesse devant son miroir, ayant la gorge découverte ; d'abord il se retira, ou à la suite il referma la porte, le respect ne lui permettant pas d'avancer plus avant. Mademoiselle qui entrevit quelqu'un, et qui entendait la porte se fermer, cria assez haut et demanda avec beaucoup d'empressement qui c'était ; et dans le temps qu'on y vint voir, elle demanda : « N'est-ce point Monsieur de Lauzun […] Qu'il entre ! », s'écria cette Princesse par plusieurs fois […] « et pourquoi n'entrez-vous sans faire toutes ces cérémonies ? Quoi, poursuivit cette Princesse en souriant, est-ce par la fuite que l'on fait sa Cour auprès des Dames ? »[6]

Jamais un outrage

Ne pas avoir profité de l'occasion pour admirer les beautés de la « Royale Personne » semble à Mademoiselle un crime contre la galanterie. Et c'est pourquoi elle ose lui demander des explications sur sa fuite ; et comme il se dérobe, elle doit insister, et finit par lui commander de s'expliquer. Cet enchaînement est représentatif de la tactique de Lauzun, qui fait sa cour avec un zèle exemplaire, laisse beaucoup entendre, feint d'avoir beaucoup à cacher, pour mieux piquer la curiosité de Mademoiselle, et la mettre dans la situation paradoxale que c'est elle qui va être amenée à lui demander de dire ce que toutes les dames qui se respectent ne veulent pas entendre -…dans le code héroïque au moins. Lauzun est donc prié d'expliquer son trouble devant « [Sa] Royale Personne » :

> J'aime les belles choses autant que qui que ce soit. Ainsi Mademoiselle à l'entrée de votre chambre j'ai aperçu, quoique de loin, comme un rayon du brillant éclat de votre Royale Personne. Je veux dire, Mademoiselle, Votre Altesse Royale, sur qui les grâces et les beautés ensemble faisaient un assemblage de tout ce qui peut flatter la vue. Car quoique vous soyez charmante, toujours la blancheur des lys que vous cachez sous du fil ou de la soie, cette gorge admirable, ce teint délicat du plus beau soin du monde, ni ce sein de neige, dont vous n'avez pas pu me dérober la vue, tout cela joint à la Majesté sans égale de votre taille, aurait produit sur moi les mêmes effets, que sur les plus grands Princes du monde ; je n'aurais pu voir tant de merveilles ensemble, sans les vouloir considérer attentivement. Je sais que la considération des belles choses donne du plaisir, que le plaisir allume le désir, et enfin que le désir n'aboutit qu'à la jouissance. En un mot, je n'aurais jamais pu éviter ce charme, qui par conséquent aurait fait mon malheur.[7]

Et de terminer sa déclaration en enviant le bonheur des princes qui peuvent « sans crimes aspirer après ces beautés de Votre Altesse Royale », et le bonheur encore plus grand « de celui qui les possédera ». Ainsi Mademoiselle s'est exposée à une déclaration érotiquement précise, nantie de tous les clichés poétiques adéquats (« blancheur des lys » ; « gorge admirable » ; « teint délicat » ; « sein de neige ») et culminant dans une allusion sexuelle sans équivoque (heureux celui qui « les possédera »). La tactique de Lauzun a donc payé, tactique qui consiste à laisser Mademoiselle faire tout le chemin vers lui, en l'occurrence ici, solliciter sa déclaration.

C'est donc par les dérobades que paradoxalement Lauzun obtient tous ces succès. Il ne cesse ainsi de rappeler l'incommensurable inégalité de condition qui les sépare, à coups de « Votre Altesse Royale » placée là où Mademoiselle pourrait espérer un peu moins de distance, à force de révérences quand elle attendrait plus de proximité[8]. C'en est au point que Mademoiselle, convaincue que Lauzun brûle silencieusement pour elle, lui ménage des occasions favorables :

> Cette Princesse […] qui voit dans ses yeux, et dans toutes ses actions, et qui croit découvrir et pénétrer le favorable motif qui le fait agir, le met souvent en train pour l'obliger à parler plus

---

[6] *Ibid*., p. 357-358.
[7] *Ibid*., p. 359-360.
[8] Voir aussi *ibid*. p. 357 et 364.

> hardiment. Mais comme Monsieur de Lauzun ne se croit pas encore assez avancé pour cela, il veut ménager toutes choses, afin de ne point bâtir, comme l'on fait souvent, sur du sable mouvant…[9]

Lauzun, après avoir dans un premier temps multiplié les signes discrets mais éloquents, et éloquents parce que discrets, de passion, en vient ainsi dans un second temps à se dérober, jusqu'à refuser de croire Mademoiselle quand elle lui écrit que c'est lui qu'elle a choisi pour élu de son cœur et de sa main. Après l'aveu, explicite et écrit, de Mademoiselle, il se présente à elle le lendemain « avec un visage pâle, et où l'image de la Mort était entièrement dépeinte » (*op. cit*., p. 387). Il explique en effet qu'elle lui a mis « le poignard dans le sein » par sa moquerie qui va le rendre « le jouet et la risée de toute la Cour » (*op. cit*., p. 388). C'est à plusieurs reprises qu'il va revenir sur l'inégalité de leurs conditions pour mieux lever l'obstacle ; et, jouant à front renversé, c'est lui qui prend la pose de l'homme sincère moqué par une princesse qui le prendrait de haut et se jouerait de ses sentiments :

> Je n'ai jamais agi vers Votre Altesse Royale, que de la manière que je le dois. Je vous connais comme une des plus grandes Princesses de toute la terre, et je me connais moi-même comme un simple cadet qui vous doit tout par toutes sortes de raisons. Mais quoique cadet et simple Gentilhomme, la Nature m'a donné un cœur haut et assez bien placé, pour ne souffrir faire rien d'indigne.[10]

Le lendemain, toujours pâle et défait, il lui reproche « d'insulter un misérable », de « se divertir à ses dépens » et lui demande de « révoquer sa raillerie » en insistant sur le fait qu'il n'a jamais « oublié qui [elle est], ni qui [il est]. Que [s'il en a] usé si librement, ç'a été sans dessein » (*op. cit*., p. 389). Et il récolte alors le fruit de sa manœuvre : Mademoiselle, touchée de sa douleur, prend les devants, en dévoilant clairement ses sentiments et son intention :

> « Quoi ! vous tournez en raillerie la plus grande affection du monde, où j'ai apporté toute la sincérité qui m'était possible ? Je me suis fait violence, avant que de faire ce que je fais pour vous. Mais enfin la tendresse l'a emporté sur ma fierté : je m'oublie, s'il faut le dire, pour vous donner la plus forte preuve de mes affections que j'aie jamais donné à personne. J'en ai vu, et vous le savez, d'un rang qui n'était pas inférieur au mien qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour mériter mon estime ; cependant ils ont travaillé en vain. Et non seulement je vous donne cette estime, mais je me donne moi-même. Après cela dites que je me moque de vous, et que je hasarde votre réputation ; je me hasarde bien plutôt moi-même. Néanmoins je passe par-dessus toutes ces considérations qui s'y opposent, et pourquoi cela ? sinon pour vous élever à un rang, où selon toutes les apparences vous ne deviez pas prétendre, quoi que vous méritez davantage ». Monsieur de Lauzun […] n'osait pas croire encore ce qu'il venait d'entendre.[11]

On connaît la suite… C'est cette stratégie qu'avait bien comprise Sainte-Beuve et qu'il dénonce dans la *Causerie du lundi* qu'il consacre à Mademoiselle : « La rouerie de Lauzun consista à augmenter, à élever encore ces barrières de respect déjà si hautes, à s'y retrancher, à s'y dérober avec ruse […] Lauzun était strictement, cruellement respectueux ; il l'était à l'outrance »[12]. Pour ainsi percer à jour la stratégie cynique de Lauzun, Sainte-Beuve semble bien s'être appuyé non pas seulement sur les *Mémoires* de Mademoiselle, dont il signale l'édition Chéruel alors récente, mais encore sur *Les Amours de Mademoiselle*. En effet, il connaissait ce texte pour avoir rédigé une préface à une édition chez les Frères Garnier de *L'Histoire amoureuse des Gaules suivie de La France galante, romans satiriques du XVIIe siècle attribués au comte de Bussy*. Le texte anonyme des *Amours de Mademoiselle*, si anecdotique et médisant qu'il puisse paraître, semble donc avoir été reconnu comme une source privilégiée d'information sur « l'affaire Lauzun », ce qui n'est pas aberrant car les

---

[9] *Ibid*. p. 379.
[10] *Ibid*., p. 388.
[11] *Ibid*., p. 392.
[12] Sainte-Beuve, *op. cit*., p. 520-521.

rapprochements précis entre *Les Amours de Mademoiselle* et les *Mémoires* sont nombreux, factuellement et même stylistiquement, puisque les deux textes sont marqués par la longueur des conversations rapportées au style direct[13]. *Les Amours de Mademoiselle* semblent donc avoir joué un rôle éminent dans l'interprétation de l'affaire qui a été retenue par la *doxa* historique. Pourquoi une telle influence ?

Une posture narrative ambivalente

Ce qui donne beaucoup de pertinence à la lecture des *Amours de Mademoiselle*, c'est d'abord le point de vue adopté par le narrateur. Narrateur omniscient, il perce les consciences et met à jour l'habileté cynique de Lauzun, autant que les naïvetés touchantes de Mademoiselle. La narration est majoritairement faite du point de vue de Lauzun, ce qui est logique puisqu'il est le « sujet » de la quête dont « Mademoiselle » est l'objet. Le narrateur se tient à l'égard de ce dernier dans une posture de complicité distante, si l'on ose le paradoxe. C'est-à-dire que Lauzun est traité avec une certaine familiarité goguenarde ; par exemple, quand ce dernier prend des poses indignées pour protester de sa sincérité et de son dévouement absolu, le narrateur souligne sa malice en usant de la périphrase « notre incomparable Comte » pour désigner Lauzun, ce qui en dit beaucoup sur sa manière de juger le personnage :

> Ha, Mademoiselle, Votre Altesse Royale fait tort à mon courage, s'il m'est permis de lui parler ainsi avec tout le respect que je lui dois, et mon devoir m'est plus cher que Parents, etc. Amis de même, que la vie ne m'est rien en comparaison de mon honneur. Mais enfin, Mademoiselle, continua notre incomparable Comte, […] Moi chanceler […] Moi repentir […] toute la terre ni la mort même n'est pas capable de me faire dédire, et quand toutes les puissances s'armeraient pour ma perte, je les verrai venir avec un courage intrépide, sans rien diminuer de mon généreux dessein.[14]

Des déclarations qui sentent le Matamore ponctuent ainsi le récit, et l'outrance des propos est relevée par le « etc. » qui signale l'abréviation nécessaire à des déclarations d'autant plus abondantes qu'elles ne coûtent rien, ou par le qualificatif ironique « incomparable ». Plus loin, quand le narrateur explique l'extraordinaire prudence du comte, et comment il a su manœuvrer pour obtenir du roi que Mademoiselle suive la campagne de Flandres, c'est encore cet adjectif que choisit le narrateur en parlant de « notre incomparable amant ». Le choix récurrent de l'adjectif *incomparable* implique une volonté de complicité partagée avec le lecteur, tout comme l'emploi de l'adjectif possessif de première personne du pluriel. Il y a peut-être une sorte d'admiration pour l'exploit courtisan : si Lauzun est *incomparable*, c'est aussi parce qu'il réussit là où tous avaient échoué, et de quelle manière ! Le narrateur ne peut donc s'empêcher d'admirer « l'esprit du monde le plus fin que l'on voit dans tout son sexe »[15]. La conduite de Lauzun, sans être explicitement approuvée, mais sans être désavouée non plus, devient ainsi un modèle de séduction proposé à l'imitation de ceux qui entendent réussir auprès des dames (et peut-être réussir par les dames ?) :

> Quelques temps s'étant passé de cette façon, lorsqu'il lui vint dans la pensée qu'il était temps de commencer son jeu un peu plus hardiment. Vous allez voir une leçon bien faite à ceux qui veulent

---

[13] Jean Garapon envisage d'ailleurs l'hypothèse selon laquelle c'est ce texte qui aurait donné envie à Mademoiselle de reprendre l'écriture de ses *Mémoires* pour « rétablir la vérité, déformée par des libelles, […] afin que la postérité ne s'y trompe pas ». J. Garapon, *op. cit.*, p. 85.

[14] *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle, op. cit.,* p. 355-356.

[15] *Ibid*. p. 368. Il est à noter que cet adjectif possessif, « son sexe », semble sous-entendre que le narrateur ne partage pas le même sexe que Lauzun : il s'agirait donc d'une narratrice… L'œuvre est parue anonymement.

> se faire souffrir auprès d'une Maîtresse, c'est qu'il faut surtout étudier à se faire à son humeur, voilà le seul et véritable chemin par où l'on peut sûrement s'insinuer.[16]

La conquête de Mademoiselle par Lauzun, qui aurait pu illustrer le mythe galant selon lequel l'amour soumet les couronnes, en vient à illustrer une galanterie réduite à une technique de séduction, où l'homme galant sert ses intérêts en feignant de servir l'amour. Mais, en même temps, les signes d'ironie montrent que si le narrateur admire d'une certaine façon, il n'approuve pas pour autant le cynisme du courtisan. Mademoiselle ne sort certes pas grandie de ce récit, mais pas dévalorisée non plus. Certes elle est coupable de naïveté ; cependant, cette naïveté est le signe de ses grands sentiments, et lui fait plus honneur que honte, hommage du vice à la vertu. C'est pourquoi, même si l'on peut être tenté de penser que le narrateur a bénéficié des confidences de Lauzun[17], il semble bien que le narrateur n'a pas voulu adopter un angle trop défavorable à Mademoiselle. Lors de sa première publication, en 1672 au plus tôt ou 1673 au plus tard, l'œuvre s'achève en effet sur une réflexion du narrateur, vantant la qualité de l'amour porté par Mademoiselle à Lauzun :

> Voilà, ce me semble, ce que l'on doit appeler Amour sincère et véritable, et l'on en voit peu de cette trempe, principalement dans ce Sexe. Je souhaiterais qu'elles prissent cette leçon pour elles, à l'imitation d'une si grande princesse.[18]

Déclaration galante, peut-être moqueuse, mais qui n'enlève rien à la sincérité du cœur de Mademoiselle, ni au cynisme de son séducteur.

Quand l'histoire éditoriale oriente la lecture

Signe de succès et du « vif intérêt qu'excitaient les aventures de Mademoiselle »[19], l'ouvrage connut de multiples éditions. Le catalogue de la BnF par exemple mentionne trois exemplaires différents du texte : *Les Amours de S.A.R. Mademoiselle souveraine de Dombes, avec Monsieur le comte de Lauzun ; ensemble le sujet de son éloignement* (71 p., in-12, sans lieu ni date - avant 1673 affirme le catalogue -) ; une autre édition du même texte en 75 pages ; enfin une contrefaçon de 1673 intitulée *Les Amours de Mademoiselle avec Mr le Comte de Lauzun, augmenté d'une lettre du roi, et quelques vers sur ce sujet* qui porte les mentions « suivant l'original de Paris. A Cologne, chez Michel Baur. MDCLXXIII » (118 p. in-12)[20]. Mais on trouve aussi une autre édition, avec les mêmes mentions, mais en 80 pages[21] ; et la *Württembergische Landesbibliothek* de Stuttgart possède également un exemple explicitement édité à Leyde (Pays-Bas) en 1674. Ce simple repérage bibliographique, fondé sur les catalogues en ligne, permet ainsi de répertorier six éditions différentes, toutes publiées dans le sillage des événements rapportés : c'est assurément un signe du retentissement que « l'affaire Mademoiselle » a pu susciter, en même temps que la preuve de l'intérêt, si récurrent au XVIIe siècle, pour les narrations galantes.

---

[16] *Ibid*. p. 350. Même observation technique de la tactique de Lauzun quand le narrateur commente un autre des discours galants de Lauzun : « cet heureux commencement ne peut promettre à Monsieur le Comte de Lauzun qu'une belle et glorieuse fin ; il parle à Mademoiselle de savoir des secrets de confidence, de plaisirs, et enfin il touche en passant la corde du Mariage ».

[17] Mademoiselle n'écrivit la seconde partie de ses *Mémoires*, où se trouve le récit de ses amours avec Lauzun, qu'à partir d'août 1677. Or le récit des *Amours de Mademoiselle* donne des détails d'échanges en tête à tête qui ne peuvent avoir été connus que par un des protagonistes. C'est pourquoi on peut penser que Lauzun a voulu donner sa version des événements, et peut-être se moquer de Mademoiselle, en prêtant la main au récit…

[18] *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle, op. cit.,* p. 410.

[19] C'est ainsi que A. Chéruel présente l'ouvrage, qu'il fait figurer dans ses appendices, dans le quatrième volume de son édition des *Mémoires de Mlle de Montpensier*, Paris, Charpentier, 1859, p. 566. Chéruel ne fait d'ailleurs pas grand cas d'un récit jugé « plat et d'une fadeur insipide ».

[20] C'est une fausse adresse qui cache un imprimeur bruxellois ou hollandais.

[21] Exemplaire signalé par le catalogue du *Bibliotheksverbund Bayern*, et disponible sur Googlebooks.

Cependant le texte, au demeurant assez innocent, qui montrait Mademoiselle certes victime d'un séducteur mais sans donner dans une satire outrageante, voit son orientation et sa portée modifiées à la suite d'un remploi non prévu. De même que *L'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy (1665 pour la première édition liégeoise), *Les Amours de Mademoiselle* vont en effet être insérées dans un recueil de nouvelles galantes à la portée satirique. A partir de 1680, c'est en effet dans le recueil des *Amours des dames illustres*[22] que figurent *Les Amours de Mademoiselle*, sous un titre renouvelé : *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle*. Ce changement de titre signale d'ailleurs une modification du texte apparue avant même la publication dans le cadre des *Amours des dames illustres*[23]. Au lieu de se terminer sur l'éloge de la sincérité de l'amour de Mademoiselle, la narration se poursuit sans transition et ajoute deux éléments : d'une part une lettre du roi, où ce dernier justifie politiquement sa décision de refus[24], et d'autre part des vers burlesques, sous forme d'une fable double : « L'aigle, le moineau et le perroquet » et sa « Réponse du Moineau au Perroquet » [25]. La fable raconte comment une fière aiglonne s'amourache d'un impertinent moineau, avant que l'aigle ne remette les choses à leur place, le perroquet dans l'affaire n'étant que le narrateur. Cette insertion, burlesque par la transposition animalière explicite, donne au récit galant une tournure clairement plus moqueuse : comment prendre au sérieux les amours de Mademoiselle sous un tel déguisement ornithologique ?

Et ce changement est confirmé par le dispositif éditorial dans lequel le récit galant se retrouve inséré. En effet *Les Amours des dames illustres* sont un recueil de nouvelles historico-galantes qui donnent volontiers dans la médisance, sur le modèle du texte inaugural du recueil, *L'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin, mais encore dans la satire gauloise : *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle* se trouve ainsi accompagné du *Palais-Royal ou les Amours de Mme de La Vallière,* de *L'Amour feinte du roi pour Madame,* des *Fausses prudes, ou les amours de Madame de Brancas, et autres dames de la cour*, de *La Déroute et l'adieu des filles de joie de la ville et faubourgs de Paris* et du *Passe-temps royal, ou les amours de Mademoiselle de Fontanges*… Amours adultères, favorites et filles de joie sont un accompagnement peu gratifiant pour les *Amours de Mademoiselle*, ramenées par cette promiscuité à une dimension licencieuse, bien étrangère à l'esprit et aux mœurs de Mademoiselle. Cet accompagnement éditorial, qui montre comment les recueils de textes galants sont composés par des éditeurs voulant tirer parti de l'engouement européen pour la « France galante », pour reprendre le titre d'un autre de ces recueils, gauchit complètement le texte, certes galant, mais certainement pas gaulois. Dernière avanie, les éditions des *Amours des dames illustres* étaient accompagnées de gravures illustrant des scènes du récit. Dans l'édition de 1700 par exemple, se trouve illustrée la scène où Mademoiselle remet à Lauzun le billet où figure son aveu « C'est vous [que j'aime] »[26]. Mais que penser de la scène où un

---

[22] *Amours des dames illustres*, Cologne, 1680.

[23] Voir par exemple les exemplaires sans lieu ni date, en 71 pages, que conserve la bibliothèque de l'Arsenal (cote LN 27 -14733 et 14734).

[24] *Le Perroquet ou les Amours de Mademoiselle, op. cit.,* p. 411-415. Cette lettre, adressée par Louis XIV aux ambassadeurs français en poste auprès des cours étrangères, serait authentique selon Chéruel qui renvoie précisément au manuscrit Conrart conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal (Chéruel, *op. cit*., p. 624). Elle explique que le roi ne pouvait accepter que Mademoiselle épousât Lauzun, car on aurait pensé qu'il favorisait un favori, et que cette mésalliance était une faveur du roi, donc un signe de faiblesse… Le roi conclut logiquement qu'il aurait donc été prêt à accepter qu'elle épousât n'importe quel gentilhomme, sauf Lauzun !

[25] *Ibid*. p. 416-420 et p. 420-424. Sur l'interprétation de cette fable, et son rapprochement avec « Le Héron La Fille » de La Fontaine, voir J.-P. Collinet, *La Fontaine et quelques autres*, Genève, Droz, 1992, p. 59-71.

[26] *Ibid*., p. 382.

couple est surpris au lit[27] ?...Tournées en ridicule, les amours de Mademoiselle deviennent une illustration de la licence qui règne à la cour, un exemple de la généralisation de la liberté de mœurs au sommet de l'Etat.

Ainsi, après avoir été victime d'un séducteur sans scrupule, Mademoiselle devint la victime d'un montage éditorial, qui galvaudait complètement ses sentiments, transformant ce qui avait été un amour d'autant plus véritable que parfaitement injustifié en une sordide affaire. Mademoiselle, nourrie de l'idéalisme héroïque des tragi-comédies et des longs romans, devenait à cause de Lauzun la protagoniste d'une vulgaire manipulation, sentimentale et éditoriale ; et sa mésaventure venait prendre place dans la longue liste des œuvres galantes parues dans la seconde moitié du XVIIe siècle consacrées aux amours de la famille régnante, du roi principalement, mais aussi du dauphin, de Madame, de Monsieur, et même d'Anne d'Autriche. L'influence de cette version de ses *Amours* sur la réception de la figure de Mademoiselle est là pour montrer l'incroyable succès, dans les librairies comme dans les esprits, de la fable galante dans l'histoire.

Nathalie Grande

Université de Nantes

L'AMO

[27] *Ibid*., p. 346. Il n'est pas sûr d'ailleurs que cette gravure se rapporte aux *Amours de Mademoiselle* : elle pourrait aussi bien illustrer un autre texte du recueil, mais elle compromet par sa position le récit sur Mademoiselle.